

# Études







JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA

Université de Porto – ILCML

L'amplification religieuse du quotidien  
dans le minimalisme positif francophone :  
*En vie* d'Eugène Savitzkaya  
et *Célébration du quotidien*  
de Colette Nys-Mazure\*

Religious Amplification of Everyday Life in Francophone Positive Minimalism:  
*En vie* by Eugène Savitzkaya and *Célébration du quotidien* by Colette Nys-Mazure

ABSTRACT: In this article, the author develops the narrative, stylistic and thematic strategies implemented in two novels published by two contemporary Belgian Francophone novelists: Eugène Savitzkaya *En vie* and Colette Nys-Mazure *Célébration du quotidien*. These two texts belong to a movement of contemporary narrative fiction that is related to the taxonomy of “positive minimalism” promoted by Rémi Bertrand, and the major features of which are much related to everyday life.

KEY WORDS: everyday life, (extra)ordinary, Francophone literature, Savitzkaya, Nys-Mazure

Dans leur panorama de la littérature française contemporaine, Dominique Viart et Bruno Vercier dégagent « les individualismes contemporains » véhiculés par des fictions romanesques coïncidentes sur le style et en phase avec la mouvance philosophique postmoderne (VIART, VERCIER, 2005 : 336) dont le chef de file est André Comte-Sponville et son *Petit traité des grandes vertus* (1995), mais trouvant également des échos dans les manuels de développement person-

---

\* Cet article est financé par les fonds FEDER du Programme d'Exploitation des Facteurs de Compétitivité – COMPETE (POCI-01-0145-FEDER-007339) et par les fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la science et la technologie, dans le cadre du projet stratégique « UID/ELT/00500/2013 ».

nel. Ils qualifient des écrivains comme Delerm ou Bobin de « chantres du plaisir simple » (VIART, VERCIER, 2005 : 344) dont ils placent les textes « loin du roman, de ses intrigues et de ses personnages » (2005 : 342), c'est-à-dire dans une zone frontalière du fait littéraire.

Rémi Bertrand a systématisé les caractéristiques stylistiques et thématiques de cette tendance fictionnelle qu'il baptise de « minimalisme positif », et dont il dégage les traits à rebours d'un certain *désamour* pessimiste ambiant dans la fiction narrative, à savoir la mouvance que Nancy Huston désigne par « professeurs de désespoir » (HUSTON, 2004). Pour Bertrand, nous aurions affaire à « une littérature articulée sur le bonheur au quotidien » (BERTRAND, 2005 : 17), axée sur « les conditions de possibilité d'une écriture du quotidien » (2005 : 18), c'est-à-dire sur les « relations qui peuvent exister entre le quotidien et l'écriture » (2005 : 24), et sur l'attachement à une « éthique du quotidien » (2005 : 24).

Philippe Delerm est couramment considéré le plus représentatif du groupe, mais d'autres noms sont évoqués dont « Christian Bobin et Colette Nys-Mazure, qui ont chacun obtenu un succès important, respectivement en France et en Belgique » (BERTRAND, 2005 : 15–16). Mais il convient d'approcher les textes isolément, ce qui fait apparaître des oscillations stylistiques chez certains écrivains tels qu'Eugène Savitzkaya. Aussi devrait-on plutôt parler de récits minimalistes positifs, vu que les auteurs ne sont pas persévérants dans cette recette.

La spécificité de l'écriture du banal et du quotidien implique des caractéristiques philosophiques définies touchant à la perception du temps puisque « les minimalistes positifs, réservant un sens à chaque unité, en arrivent au postulat : Rien égale Tout – où le Rien se décline toujours au singulier. L'insignifiance n'est donc pas le qualificatif idoine du quotidien » (BERTRAND, 2005 : 28). Aussi s'agit-il « d'atteindre l'«extraordinaire de l'ordinaire' » (2005 : 32) et de « sublimer l'insignifiance apparente des jours » (2005 : 33). Nous serions devant des stratégies d'agrandissement de l'impact du quotidien de sorte qu'il accède à un statut hypostatique.

Toutefois, il faut souligner l'accueil mitigé que la critique a réservé à cette mouvance, lequel rend compte de la méfiance envers le repli du roman hexagonal sur lui-même, considéré comme l'une des raisons principales de sa « décadence » (MORRISON, 2008 : 52–59). Pour Pierre Jourde, « réunir les auteurs du même type que Delerm en une sorte d'école, bref ériger cela en phénomène littéraire revient à encourager le développement actuel de la littérature de confort » (JOURDE, 2002 : 211). Il pointe le consensus recherché par cette fiction : « On ne saurait, en effet, rêver littérature plus consensuelle : vivent les différences de tout le monde. On se rencogne dans la chaleur de l'unanimité. Mais au bout d'un moment on se lasse » (2002 : 216).

Christian Prigent raille certains « nains », dont un certain « Atchoum » qui, selon lui, renvoie à la généralisation d'un « 'minimalisme' soft et clean (livres minces, phrases brèves, langue policée, émotion contenue, combinatoires 'sub-

tiles' sourcillement campé sur le calcul du moindre risque» (PRIGENT, 1991 : 16) alors que Jean-Marie Domenach affiche une bienveillance à l'égard du message religieux du « minimaliste positif » (DOMENACH, 1995 : 186) ; preuve, selon lui, que la foi chrétienne peut toujours mouvoir le roman français comme c'est le cas de la poésie de Colette Nys-Mazure. D'ailleurs, Rémi Bertrand avertit : « l'éthique minimaliste de l'immanence n'est pas le contraire de la croyance, par exemple, chrétienne en un au-delà ; être minimaliste ne signifie pas être athée, puisque l'intensité du moment et la banalité du quotidien sont porteurs d'absolu et gages de bonheur et de bien-être » (BERTRAND, 2005 : 50–51).

Nous avons choisi de dégager les stratégies narratives, stylistiques et thématiques mises en œuvre dans deux romans publiés par deux romanciers belges francophones contemporains : *En vie* d'Eugène Savitzkaya et *Célébration du quotidien* de Colette Nys-Mazure. Tous deux glosent le fait religieux, par *allusion* pour le premier, ou par *adhésion* pour la dernière, et ce par le biais du banal et du quotidien amplifiés.

Né en 1955, Savitzkaya a publié l'essentiel de son œuvre aux Éditions de Minuit, mais s'inscrit en faux dans la tendance de renouvellement romanesque remarquée par la critique dans le tournant des années quatre-vingt. Sa première phase se signale par une poursuite du travail formel moderne (DELMEZ, 1991 : 35) de textes et d'auteurs « forts » lus pendant l'adolescence : Rabelais, Simon, Beckett ou Guyotat qui se caractérisent par deux soucis majeurs de la modernité : la « négativité » et la « nomination du mal ».

Mais dans les années 1990, son écriture renoue avec le banal et l'ordinaire. *Marin mon cœur* (1992) suit le fils nouveau-né de l'écrivain dans le quotidien. Mais cette démarche s'épuise dans *En vie* (1995)<sup>1</sup> en tant que rendu attentif de l'espace et du passage banal et quotidien de l'existence. Cet espace domestique devient le lieu symbolique où s'accomplit une liturgie désacralisée.

André Clavel y voit un « étrange éloge des rituels domestiques [...] aussi délirant que désespérant. Un manuel de survie ? Un traité maniaco-dépressif ? On hésite encore sur le diagnostic » (CLAVEL, 1995 : 64). En fait, le projet narratif d'*En vie* renvoie à ce qui sera désigné de « minimalisme positif ». Jacques-Pierre Amette, de son côté, décline un des traits thématiques de cette postmodernité : « La régularité des tâches devient l'événement, la question poétique [...]. La minutie et la sociologie deviennent un éclair oblique sur la vie familiale, familiale dans ses surfaces » (AMETTE, 1995 : 59).

Ce qui se dégage de ce roman, c'est une puissante poétisation du réel et du quotidien, un accueil étonné face au (ré)enchèvement poétique du monde, ce que Carmelo Virone résume par « L'univers dans une casserole » (EV : 50) dans un roman qui étend manifestement l'espace autobiographique. Ici les repères spatiotemporels, renforcés par les déictiques, sont exacts : « Dans cette maison,

<sup>1</sup> Dorénavant nous emploierons le sigle *EV*.

il n'y a que la clenche qui brille, la clenche de la porte d'entrée » ; « Dans l'après-midi de ce jeudi fumeux d'octobre [...] » ; « On nous l'avait prédit, compte tenu de la manière dont nous nous étions mis à vivre, ici, dans la maison située rue Chevaufosse, l'ancien chemin à flanc de colline » (EV : 9).

Les jours qui passent sont ponctués par l'accomplissement ritualisé de différentes tâches ménagères ou de jardinage, mais aussi par leur mise en récit. D'ailleurs, ces deux catégories d'activité humaine impliquant des rituels bien précis ne sont pas séparées par les dichotomies anthropologiques d'usage « manuel vs intellectuel ». Bien au contraire, elles procèdent d'un même effort physique : « Il me faudrait deux paires de mains. L'une pour les travaux domestiques, l'autre pour les gestes d'écriture » (EV : 13).

La stratégie narrative ressortit avant la lettre au minimalisme positif, c'est-à-dire avant la parution de *La première gorgée de bière* de Philippe Delerm (1997). En effet, il s'agit de partir du quotidien pour lui attribuer les apparences de l'extraordinaire par le recours à l'*allusion* liturgique chrétienne. On nie l'extraordinaire pour mieux donner à voir un processus d'amplification du banal : « Rien d'extraordinaire ne se produira. L'extraordinaire n'aura pas lieu. Ou alors il a déjà cours, progressif comme un épanouissement ou un étiolement et fondu dans la vie courante [...] » (EV : 31).

Carmelo Virone a bien perçu le souci ontologique et métaphysique sous-jacent à *En vie*. Selon lui, « tout a évolué en même temps, chaque élément travaillant pour son propre compte » (VIRONE, 1995 : 50), car « Les mêmes mains servent à tout et font communiquer les parties du monde » (EV : 14) ; ce qui permet de surélever le quotidien au statut poétique par le décalage métaphorique des gestes et rituels, même les plus banals.

Aussi la confection des repas quotidiens et les aliments qui les composent évoquent-ils l'humaine condition : « Le jambon cru attire les guêpes. Qui m'a donné la vie ? est une question qui turlupine la personne qui digère », « Pourquoi suis-je né ? est une question traitée après les repas, c'est-à-dire entre deux repas, dans cet intervalle incertain [...] » (EV : 51). De même, un regard porté sur le réseau des tuyauteries dans la maison, qu'il faut parfois déboucher, fait apparaître la profondeur des mémoires collectives connectées et des consciences souterraines : « Ce n'est que lorsque l'odeur de la merde est montée de la cave que nous avons su que, depuis cent ans, nous avons fait sous nos pieds » (EV : 11).

Tout objet à usage quotidien est susceptible de gagner un éclat inattendu. Le paillason suggère nos fins dernières : « Toujours il appelle les questions les plus graves : sommes-nous en mesure de laisser d'autres traces ? » (EV : 13). Un geste banal comme passer l'aspirateur acquiert une couche métaphysique et renvoie à l'angoisse ontologique : « Il faut lutter contre l'aspirateur qui nous dérobe les fragments précieux de notre vie et qui vous fait croire qu'hier vous n'existiez pas encore » (EV : 27). La casserole où mijote le dîner familial dans une lente

cuisson gagne en importance métaphysique : « Donc voilà que mijote l'univers ramené à de plus justes proportions » (EV : 50).

Élever le quotidien au statut poétique est question d'énergie (VIRONE, 1995 : 50), et Jacques-Pierre Amette a bien pointé : « la résonance magnétique du quotidien [et du banal] » (AMETTE, 1995 : 59). L'interrogation métaphysique sur les assises de notre *être au monde* rejoint l'approche du quotidien caractérisée par Bertrand comme « minimalisme positif » avec en plus l'allusion liturgique comme stratégie d'amplification : « Quel est mon viatique ? Devrais-je amasser mon poids de haricots blancs ? Quelle est ma valeur dans ce monde ? » (EV : 45). Outre l'amplification poétique du quotidien, Savitzkaya aspire à une authenticité de l'écriture et du vécu par la mise en partage de la sensation et de l'expérience avec le lecteur, ce qui chez lui implique souvent le recours à l'aphorisme universalisant : « Les pièces de monnaie, après tout, ne sont que les morceaux d'un bonheur déchiqueté, du corps dépecé d'un très ancien dragon qui nous appartenait à tous » (EV : 45), « Il n'est pas raisonnable de vivre dans l'ignorance complète des canalisations » (EV : 11) ou encore : « La félicité peut se définir comme un espace vide de venin ou de matière funeste » (EV : 58–59). Mais aussi, et surtout, à une subtile allusion au, et détournement du lexique religieux, liturgique ou cosmogonique référé à des actes banals comme l'illustre la récurrence d'un même champ sémantique : « baptêmes éclairs » (EV : 21), « œuvre pie » (EV : 22), « restes vénérables » (EV : 28), « infini reliquaire » (EV : 38), « viatique », « absoudrons » (EV : 55), etc. L'intention est de déployer le quotidien et d'en faire partager l'expérience au lecteur.

Par ailleurs, née en 1939, Colette Nys-Mazure demeure fidèle à un parcours d'écriture singulier dans le contexte belge contemporain. Depuis 1975, son œuvre se signale par la publication de poésie, de nouvelles et d'essais. Trois motifs caractérisent sa poétique et procurent à son écriture une cohérence surtout *éthique* : le souvenir fondateur de l'enfance, la perte prématurée des parents et la foi vécue au quotidien comme un viatique.

La poétique de Nys-Mazure contredit le verdict de Huston sur la déprime contemporaine ou les critiques de DOMENACH : « Le roman peut-il se passer de Dieu ? Cette question obsède les écrivains français parce que notre imaginaire national a été façonné par quinze siècles de christianisme et par la riposte virulente d'une révolution dressée contre Dieu et les maîtres dont il garantissait les pouvoirs » (1995 : 186).

Domenach citait Christian Bobin, qualifié de « minimaliste positif » par Bertrand. À cet égard, en 1995, *L'Express* consacrait un dossier aux écrivains contemporains inspirés par leur foi (LIBAN, 1995), alors qu'en 1989, la même question avait été soulevée par *Lire* dans le dossier « Dieu recherche intellectuels désespérément » (AAVV, 1989).

Dans la poétique de Colette Nys-Mazure, un rapport éthique à l'écriture consolide la cohérence diégétique des trois thèmes dégagés et pointe un style

que la critique revoie au « minimalisme positif ». Le vécu et le partage de l'expérience chrétienne ancrée dans le quotidien confèrent une amplification inespérée au témoignage. Aussi, s'agit-il « d'atteindre l'extraordinaire de l'ordinaire » et de « sublimer l'insignifiance apparente des jours » (BERTRAND, 2005 : 32–33).

Nys-Mazure exprime ce souci de l'immédiat dans l'écriture : « Le regard poétique aiguise l'attention à chaque détail du quotidien autant qu'aux vagues de fond qui soulèvent notre existence commune : la naissance, l'amour, le temps, la mort » (NYS-MAZURE, 2006 : 35). Dans *L'Enfant neuf*, elle explicite le choix du titre et le réfère à l'expérience du quotidien : « [...] tant il est vrai que nous avons à commencer chaque matin neuf » (NYS-MAZURE, 2005 : 68).

En fait, l'*adhésion* à la foi permet de dégager une expérience spirituelle de cet exercice scriptural. Comme le rappelle Bertrand, minimalisme positif immanent et croyance religieuse ne sont pas contradictoires. C'est donc au niveau du rapport de l'écriture au vécu du quotidien que se joue la spécificité du minimalisme positif : « Autrement dit, l'écriture du quotidien est une *traduction paradoxale* de l'immédiat. Une traduction, parce qu'il s'agit bien d'une langue transposant une autre langue (qui elle nous est à jamais inaccessible) » (BERTRAND, 2005 : 43), d'autant plus que « le minimalisme positif [...] n'est pas une réduction du réel mais son amplification [...] » (2005 : 44).

De cette approche du besoin éthique d'écrire émerge une volonté de *partage* par « un 'vous' ou par un 'nous' qui, implicitement, accueillent le lecteur ou la lectrice comme des amis, peut-être à apprivoiser, en tout cas à laisser entrer dans le cercle généreux du partage, simple et direct » (ROOSE, 2006 : 6). *Célébration du quotidien*<sup>2</sup> est bâti sur cette mise en partage de l'existence par l'écriture. « Je vous écris » résonne comme une litanie, mais aussi, et surtout, comme une invitation : « Je vous écris d'une solitude que je voudrais telle » (CQ : 108), « Je vous écris d'un silence qui garantit la parole » (CQ : 127), ou encore, alors qu'Élisabeth, l'amie de la narratrice, vient de décéder – et dont Nys-Mazure a suivi le calvaire cancéreux dans la foi jusqu'au dernier moment : « Je vous écris dans l'espérance du Royaume » (CQ : 156). On reconnaît dans ce procédé stylistique un autre minimaliste positif, Christian BOBIN : « Si je vous écris, c'est à partir de cette solitude, de ce silence qui mesure notre égalité, notre distance aussi bien » (1995 : 29) ; « Je vous parle à partir de ce don d'inexistence également réparti entre chacun de nous » (1995 : 50).

L'amplification poétique du quotidien est une technique courante surtout chez Philippe Delerm, qui entend aspirer à une authenticité de l'écriture et du vécu par le biais du partage de la sensation et de l'expérience avec le lecteur, ce qui implique le recours au « on » à valence universelle. Nys-Mazure ne s'en prive pas. Cruellement touchée par le malheur familial et personnel, la narratrice de *L'Enfant neuf* partage son expérience par la communion dans le « on » fusion-

<sup>2</sup> Dorénavant nous emploierons le sigle CQ.



nel : « Lorsque, à sept ans, survient l'épreuve, on n'est pas capable d'analyser les événements ; on incorpore à son insu, on dépliera plus tard [...]. Mais on vit, on va, on aime pour autant que l'entourage ne contrarie pas cet élan, mais au contraire, le stimule » (NYS-MAZURE, 2005 : 46).

Ce procédé traduit un souci d'unanimité, d'inclusion et d'authenticité. Jourde s'insurgeait contre ce qu'« il y a [...] une image du littéraire, plus qu'un vrai travail de la littérature : la communauté se réalise comme par miracle, tous les conflits sont passés sous silence, au profit du bavardage tranquille du *on* » (JOURDE, 2002 : 215). BERTRAND (2005 : 208) insiste, au contraire, sur l'universalité forgée autour de ce pronom inclusif. Un autre procédé revient à exprimer des émotions par des syntagmes nominaux « Érosion de la sensibilité » (CQ : 137).

Dans *Célébration du quotidien*, la narratrice se veut passeuse d'expériences, complice dans la foi des petits bonheurs, mais aussi des grands malheurs de la famille, de l'entourage, ou de son amie :

À chaque âge, ses vagues à l'âme, ses saturations et ses vides. Écolier écœuré, adolescent découragé, étudiant perplexe, cœur vacant, mains occupées, jeune mère débordée, homme mûr surmené, vieillard éperdu. Sans obstacle à surmonter, on se sent démuné, rongé du dedans. Comment alors célébrer le quotidien ? Présence à soi, à l'acte le plus modeste [...].

CQ : 137-138

Ce que Bertrand désigne par « minimalisme positif » compte donc en Belgique plus que des adeptes, des récits illustratifs. Les deux retenus ici ont ceci de particulier qu'ils élèvent le quotidien à un statut poétique. À cet égard, repassage et écriture se rejoignent à un autre niveau, comme dans *En vie* : « J'accomplis un exploit, car je rends vie aux dépouilles et je défroisse des papyrus afin d'en étaler, à la vue de tous, les étonnantes cosmogonies » (EV : 33-34).

Le minimalisme positif, en tant qu'approche heureuse du quotidien devient un défi narratif contre le pessimisme ambiant :

En une journée entière on peut vivre toute une vie. Ce n'est pas les nuages qui avancent, c'est nous qui roulons [...]. Il faudra vivre, amis personne ne nous y oblige. Bientôt, les pommes de terre seront cuites et, bientôt, elles seront mangées.

EV : 123-124

## Bibliographie

- AAVV, 1989 : Dossier « Dieu recherche intellectuels désespérément ». *Lire*, n° 164.
- AMETTE Jacques-Pierre, 1995 : « Une certaine tendance du roman français ». *Le Point*, n° 1173.
- BERTRAND Rémi, 2005 : *Philippe Delerm et le minimalisme positif*. Monaco, Éditions du Rocher.
- BOBIN Christian, 1995 : *Souveraineté du vide*. Paris, Éditions Gallimard, coll. Folio.
- CLAVEL André, 1995 : « Les bricoles de la vie ». *L'Express*, n° 2279.
- COMTE-SPONVILLE André, 1995 : *Petit traité des grandes vertus*. Paris, PUF.
- DELERM Philippe, 1997 : *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*. Paris, L'Arpenteur.
- DELMEZ Françoise, 1991 : « Un Autre (*de même*) ». *Écritures*, n° 1.
- DOMENACH Jean-Marie, 1995 : *Le Crépuscule de la culture française ?*. Paris, Plon.
- HUSTON Nancy, 2004 : *Professeurs de désespoir*. Paris, Actes Sud.
- JOURDE Pierre, 2002 : *La littérature sans estomac*. Paris, L'Esprit des Péninsules.
- LIBAN Laurence, 1995 : « Les saintes écritures ». *L'Express*, n° 2320.
- MORRISON David, 2008 : *Que reste-t-il de la culture française ?*. Paris, Denoël.
- NYS-MAZURE Colette, 2005 : *L'Enfant neuf*. Paris, Bayard.
- NYS-MAZURE Colette, 2006 : « Du récit poétique ». In : Ginette MICHAUX, dir. : *Roman-récit*. Manège, Lansman.
- NYS-MAZURE Colette, 2010 : *Célébration du quotidien*. Paris, Embrasure.
- PRIGENT Christian, 1991 : *Ceux qui merdRent*. Paris, P.O.L.
- ROOSE Marie-Clothilde, 2006 : « Présentation de Colette Nys-Mazure ». In : Ginette MICHAUX, dir. : *Roman-récit*. Manège, Lansman.
- SAVITZKAYA Eugène, 1992 : *Marin mon cœur*. Paris, Minuit.
- SAVITZKAYA Eugène, 1995 : *En vie*. Paris, Minuit.
- VIART Dominique, VERCIER Bruno, 2005 : *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris, Bordas.
- VIRONE Carmelo, 1995 : « L'univers dans une casserole ». *Le Carnet et les Instants*, n° 87.

## Note bio-bibliographique

**José Domingues de Almeida** est Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Il est docteur en Littérature française et francophone contemporaine. Ses domaines de recherche sont la littérature française et francophone contemporaine, les études francophones et la culture et pensée françaises contemporaines. Il se penche récemment sur les questions théoriques et critiques soulevées par les littératures migrantes et les récits post-mémoriels juifs. Il intègre l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa, (co)organise des colloques internationaux sur la littérature française et francophone contemporaine, est directeur de la revue *Intercâmbio*, responsable scientifique et pédagogique de l'enseignement du FLE à la FLUP et réviseur de manuels de FLE au Portugal.

Il est vice-président de l'Association Portugaise d'Études Françaises depuis 2015 et directeur du cours de licence en Langues, Littératures et Cultures de la FLUP depuis 2014.